

Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2019-2020 :

Les malentendus de l'amour

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-73), Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 8, mars 2020 : Chapitre XIX, pages 95 à 105.

(En raison du confinement décidé par le gouvernement dans le contexte de la pandémie du coronavirus, cette séance n'a pu avoir lieu in vivo. Elle a fait l'objet d'une conversation électronique à distance. Nous remercions Françoise Pilet d'avoir rédigé ce texte.)

L'inconscient jouissance, par Françoise Pilet

Cette leçon s'appuie sur le chapitre IX du séminaire dont le titre est "Du baroque". Le sous-titre que Jacques-Alain Miller a donné est le suivant : "Là où ça parle, ça jouit, et ça sait rien." et le titre que nous avons donné à la leçon : "L'inconscient jouissance."

Reprenons la phrase de Jacques-Alain Miller, « *Là où ça parle, ça jouit et ça sait rien.* » Quand une personne vient en analyse, elle suppose, elle pose que l'analyste sait quelque chose la concernant, quelque chose de son inconscient, quelque chose de sa vérité qu'elle ne sait mais que lui, l'analyste, sait. C'est ce que Lacan appelait le sujet supposé savoir.

Dans l'inconscient, il y a une vérité, une vérité qui s'énonce mais dont l'analysant ne peut rien dire, il n'en sait rien. Ce que l'analysant peut dire c'est que quelque chose le fait souffrir, et assez souvent, il ajoute *cela se répète* ou *c'est plus fort que moi...*

Chez Lacan, jusqu'à présent nous avons cet aphorisme, « l'inconscient est structuré comme un langage ». À partir des formations de l'inconscient (lapsus, mot d'esprit, acte manqué, oubli, symptômes), une vérité s'énonce, des vérités s'énoncent, et grâce à l'interprétation, un savoir s'élabore sur ces vérités. Interprétation de l'analyste, et interprétation de l'inconscient, puisque l'inconscient lui-même interprète.

Jusqu'au séminaire XVI, nous avons le Lacan de « Moi la vérité, je parle ».

Avec le séminaire XX, nous n'avons plus *moi la vérité, je parle, mais ça parle*. Si nous remplaçons *ça* par *jouissance*, nous n'avons plus l'inconscient structuré comme un langage mais l'inconscient jouissance. L'inconscient, dit Lacan, dans cette leçon, « (...) c'est que l'être, en parlant jouisse, et, j'ajoute, dit Lacan, ne veuille rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire – ne rien savoir du tout. »¹

Jusqu'au séminaire XVI *D'un Autre à l'autre*, nous avons donc l'inconscient structuré comme un langage. Vient s'ajouter à partir de ce séminaire et de façon plus précise à partir de *Encore*, l'inconscient jouissance.

J'ai pris pour illustrer cela un exemple de Freud de 1935, un tout petit texte qui fait une page, intitulé « La finesse d'un acte manqué. » :

« Je prépare un cadeau d'anniversaire pour une amie, une petite gemme à faire sertir sur un anneau. Sur un carton, au centre duquel, j'ai fixé la petite pierre, j'écris : « Bon pour un anneau d'or que l'horloger bijoutier L. confectionnera ... pour la pierre ci-jointe (...) ».²

Et à la place de la deuxième occurrence de *pour*, Freud écrit *bis* qui veut dire *jusqu'à* en allemand, mais deux fois en latin. Bon pour un anneau d'or que l'horloger bijoutier L. confectionnera ...*bis* la pierre ci-jointe (...).

S'en apercevant, il rature le *bis*. Et Freud d'ajouter « *ne bis in idem*, dit le droit romain ». Ce qui veut dire pas deux fois la même chose : ne peut être jugé deux fois de la même cause ou du même délit. C'est cette rature qui l'a motivé à écrire. L'interprétation de Freud est la suivante : j'ai écrit *bis* en latin, plutôt que d'écrire deux fois le mot *pour* qui aurait été une maladresse d'écriture. Il rature le *bis* et cette rature fait partie du lapsus, c'est le *pour* qu'il voulait raturer. Mais Freud n'est pas tout à fait satisfait et il se méfie de lui. Il écrit ceci : « *On se contente trop vite d'une élucidation partielle, derrière laquelle la résistance garde par devers-soi, ce qui est peut-être le plus important.* »³ Il en parle à sa fille, qui lui dit ceci : « Mais tu lui as déjà offert une telle gemme pour un anneau. Voilà sans doute la répétition que tu veux éviter. »

Et oui, se dit Freud, c'est la répétition du même cadeau qui vient à la place de la répétition du même mot. On passe de la répétition du mot à la répétition du cadeau. C'est-à-dire du signifiant à la cause du désir. Et Freud, se méfiant toujours de lui, se dit que c'est encore une interprétation qui vient détourner l'attention de quelque chose de plus important – il doit y avoir un conflit pulsionnel, ajoute-t-il. Freud donne alors une troisième interprétation : en fait, je veux la garder pour moi, elle me plaît beaucoup et je ne veux pas l'offrir. Freud en reste là.

Petit texte certes, mais Jacques-Alain Miller en a fait un cours toute une année.⁴ Jacques-Alain Miller dit tout d'abord que Freud nous donne une belle leçon d'humilité.

« Freud ne se croyait pas diminué de présenter, si tard dans son élaboration, un acte manqué de son inconscient, de le présenter à la communauté des psychanalystes. C'est

¹ J. Lacan, *Le séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 95.

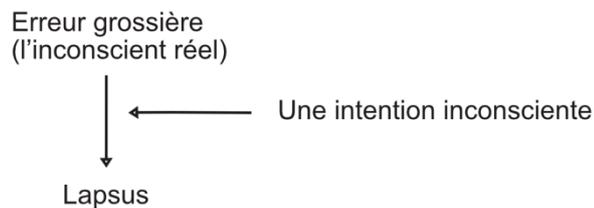
² S. Freud, « La finesse d'un acte manqué », *Résultats, idées, problèmes T. II*, Paris, PUF, 1985, p. 217.

³ *Op. cit.*, p. 218.

⁴ J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne, Choses de finesse en psychanalyse », Cours 2008-2009, Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 10 juin 2009. inédit.

qu'il voulait leur rappeler – si tard – qu'un analyste continue d'apprendre de son inconscient. Être analyste ne vous exonère pas de ce témoignage. Être analyste, ce n'est pas analyser les autres, c'est d'abord continuer de s'analyser, c'est continuer d'être analysant – c'est une leçon d'humilité. L'autre voie, ce serait l'infatuation de l'analyste – s'il se pensait en règle avec son inconscient. On ne l'est jamais »

Jacques-Alain Miller n'en reste pas là et continue l'interprétation de l'acte manqué au-delà de Freud. Il parle alors de l'inconscient réel. L'inconscient réel, ou l'erreur grossière dit Lacan. Dans cet inconscient réel, il faut faire intervenir une intention inconsciente, et l'on passe de l'erreur au lapsus. L'inconscient réel : l'inconscient jouissance.



À partir de ce *bis* raturé s'ouvre une autre scène, et Jacques-Alain Miller ordonne les choses de la façon suivante : nous avons *les deux* pour S1-S2, la rature du mot *bis*, \$ et le secret de l'affaire, la pierre, petit *a*.

$$\frac{\text{Premier } \textit{pour} (S_1)}{\text{La rature } (\$)} \rightarrow // \frac{\text{Second } \textit{pour} (S_2)}{\text{La pierre } (a)}$$

Jacques-Alain Miller ne croit pas à la solution de Freud : qu'elle se résume à son souhait de garder pour lui la pierre est un peu trop indulgent – où est le conflit pulsionnel dont il parle ? Dans cet acte manqué, il est quand même question d'une femme, et de son désir – *que veut une femme ?*, l'énigme est restée en suspens chez Freud jusqu'à la fin de son œuvre, à la fin de sa vie.

En l'occurrence, nous dit Jacques-Alain Miller, elle veut une pierre précieuse. La femme à qui était destiné le cadeau était une analyste qui partageait l'intimité d'Anna Freud, Dorothy Burlingham. Les deux femmes s'aimaient, et elles avaient des relations homosexuelles.

Ce qui ouvre à une autre ligne d'interprétation : le *bis*, peut-on supposer, renvoie au couple formé par les deux femmes. Freud rejette ce couple, mais il ne pouvait publier ce à quoi menait son analyse, car il aurait trahi la vie privée de sa fille. En écrivant ce *bis*, son désir inconscient donne place à ce lien entre sa fille et Dorothy, et d'un autre côté rejette ce lien, car Freud raye ce *bis*. Freud se trouve face à un réel, le réel du rapport sexuel.

Lacan, nous dit Jacques-Alain Miller, a nommé à la fin de son enseignement l'ombilic du rêve ou de l'acte manqué par la formule « *il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a pas de signifiant pour désigner la femme* ».

Toutes ces interprétations coexistent et ne sont pas contradictoires. L'interprétation au bout du compte vise dans le sujet son je-ne-sais-pas, son je-ne-veux-pas-savoir. L'interprétation permet au sujet de *ça-voir*, nous dit Jacques-Alain Miller, l'interprétation vise le *ça*...

J'ai pris cet exemple car il illustre bien les deux sortes d'inconscient : l'inconscient structuré comme un langage (les substitutions, les métonymies) et l'inconscient jouissance, (le *bis* raturé qui vient frapper l'homme Freud, le Freud vivant.) Avec ce *bis* raturé, nous avons les deux faces du signifiant dont nous avons parlé dans les leçons précédentes, le signifiant mortifère, lié à la structure du langage, et le signifiant producteur de jouissance, le signifiant plus-de-jouir.

Du baroque

Venons-en maintenant au titre de la séance du séminaire, « Du Baroque ». On peut se demander ce que le baroque vient faire ici. Quand on dit baroque, on pense d'abord à l'art, au style baroque. Grandiose, exubérant, extravagant.

« Je me range, dit Lacan, plutôt du côté du baroque ».⁵ Ou encore « Ce n'est pas pour rien que mon discours participe du baroque », et « Je rejoins ce baroque dont j'accepte d'être habillé. »⁶

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Lacan ne va pas chercher du côté de l'art, de l'histoire de l'art pour mettre en évidence le lien entre lui et le baroque. Il va chercher du côté du christianisme – « c'est ce qui va me faire plonger dans l'histoire du christianisme, vous ne vous y attendiez pas. »

Lacan prend son point de départ des romains, de la société romaine. Les romains ont réussi à fonder un équilibre social que Lacan dit miraculeux, universel (la civilisation romaine). Les romains ont fondé un système de société universel, mais pas sans la jouissance : « Avec en plus des bains de jouissance qu'y symbolisent suffisamment ces fameux thermes dont il nous reste des bouts écroulés. Chez les romains, pour ce qui est de la jouissance, c'était le pompon. » Les romains avaient inclus la jouissance dans le monde des hommes. La jouissance faisait partie de l'organisation de la société romaine.

Concernant la jouissance et la vérité, l'Église catholique avait une autre position. Elle a rejeté cette jouissance incluse dans le monde des hommes. Elle a mis la jouissance en position d'être « l'abjection considéré comme monde ».⁷

Un petit mot sur le baroque. Le baroque prend racine dans la contre-réforme. La Réforme protestante apparaît au 16^{ième} siècle, c'est une volonté de retour aux sources du christianisme et par extension, c'était un besoin de considérer la religion et la vie sociale d'une autre manière. Les réformateurs dénoncent la corruption de l'Église, et pour eux cette corruption était le résultat du commerce des indulgences. Il s'agissait de sauver son âme. Dans l'église catholique romaine, on pouvait acheter des indulgences, c'est-à-dire la rémission totale ou

⁵ *Op. cit.*, p.97.

⁶ *Op. cit.*, p. 102.

⁷ *Op. cit.*, p. 98.

partielle de la peine encourue en raison d'un péché. Cette pratique remonte au 3^{ème} siècle. L'indulgence était obtenue en contrepartie d'un acte de piété (pèlerinage, prière, mortification, don...). Cette indulgence permettait d'abrèger le passage d'un défunt par le purgatoire. L'obtention de ces indulgences, au cours du temps, s'était transformée en un commerce lucratif. On achetait des indulgences parfois très chères.

La Réforme aboutit à une scission entre l'église catholique romaine et les églises protestantes, elle sera suivie de la contre-réforme catholique, engagée à partir du Concile de Trente.

Le mouvement baroque prend alors son essor de la contre-réforme. C'est un style que certains lisent comme « un effet de la propagande catholique » ou comme « une image du triomphe de la religion. »

Pour Lacan, l'essentiel dans le baroque tient non pas au fait qu'il exprime le triomphe de la religion, mais qu'il montre ce que la religion élidait jusqu'alors. Le baroque est du côté du « donner à voir » et de la jouissance. C'est l'exhibition des corps. « *Tout est exhibition de corps évoquant la jouissance – croyez-en le témoignage de quelqu'un qui revient d'une orgie d'églises en Italie.* »⁸ Et Lacan continue : « *le baroque c'est la régulation de l'âme par la scopie corporelle* ».

Le baroque, c'est un foisonnement d'objets, de décors, de sculptures, de peintures qui comblent, annulent le manque. « *Je parle seulement pour l'heure de ce qui se voit dans toutes les églises d'Europe, tout ce qui s'accroche aux murs, tout ce qui croule, tout ce qui délire, tout ce qui délire (...) l'obscénité – mais exaltée.* »⁹ Avec le baroque, les autorités religieuses n'interviennent pas comme les protestants sur une observance stricte des textes bibliques, ils font la monstration d'un monde dans lequel la jouissance réapparaît comme « obscénité » La jouissance comme obscène est montrée à voir. La contre-réforme dit Lacan « (...) c'était revenir aux sources et le baroque c'en est l'étalage »¹⁰ La jouissance exclue fait retour dans la monstration d'œuvres qui donnent à voir l'existence d'un au-delà, d'un paradis. « *La dimension de l'obscénité, voilà ce par quoi le christianisme ravive la religion des hommes.* »¹¹ Il s'agit bien de jouissance, de la monstration de la jouissance, de la monstration des corps.

La copulation, précise Lacan, y est absente. Si elle n'est pas présente, précise-t-il, ce n'est pas pour des prunes, elle est hors champ du baroque, comme elle est hors champ de la réalité humaine... En effet, comme nous l'avions précisé lors des précédentes leçons, la jouissance n'a rien à voir avec la relation sexuelle, avec la rencontre des hommes avec des femmes.

Le primat du langage

Nous avons l'habitude de faire débiter l'enseignement de Lacan avec son texte fondateur, « Fonction et champ de la parole et du langage », en 1953. Lacan y développe ce qu'il en est de la parole et du langage. C'est la période du primat du langage, la jouissance lui est

⁸ *Op.cit.*, p 102.

⁹ *Op. cit.*, p. 105.

¹⁰ *Op.cit.*, p. 104.

¹¹ *Op.cit.*, p. 103.

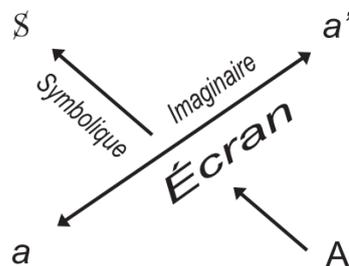
subordonnée. Dans le texte de « La lettre volée » qui date de 1955, Jacques-Alain Miller relève cette phrase dès la première page : « *L'inertie des facteurs imaginaires* ». ¹²

Lacan, au début de son enseignement, considérait les phénomènes imaginaires comme des barrières au symbolique. Il isole dans l'expérience analytique, dans les dires du patient, ce qui relève du domaine imaginaire et leur donne une fonction d'inertie.

Il nous a appris à prendre nos distances par rapport aux phénomènes imaginaires, qu'il considérait comme faisant une barrière au symbolique. Les facteurs imaginaires sont inertes. Inerte signifie : qui ne change pas.

Au début de son enseignement Lacan considérait que l'imaginaire est le lieu de la jouissance et il écartait les phénomènes imaginaires hors de l'expérience analytique.

Son schéma \mathcal{L} en rendait compte :



Poser le primat du langage, c'est considérer que le tout du symptôme sera résorbé dans le symbolique. C'est-à-dire que par la parole, par l'interprétation les symptômes disparaissent entièrement. C'est ce qu'écrit Lacan en 1953 : « (...) le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée. » ¹³

Donc à cette époque, Lacan se distingue par rapport à l'*ego psychology* en mettant en valeur la dimension du symbolique supportée par la structure du langage comme étant le lieu d'une dynamique qui permet des changements subjectifs.

Le primat de la jouissance

À la fin de son enseignement, Lacan opère un renversement : le primat est donné à la jouissance, et le langage lui est subordonné. Le primat de la jouissance sur le langage n'est pas quelque chose d'abstrait, cela a des conséquences sur la direction de la cure. Cela implique une écoute analytique différente, cela implique de prendre dans l'interprétation en considération les finalités de l'expérience – agir sur la satisfaction pulsionnelle. ¹⁴

¹² J. Lacan, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 11.

¹³ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 269.

¹⁴ J.-A. Miller, Cours de L'orientation lacanienne, « Choses de finesse en psychanalyse », 2008-2009, inédit. Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 10 juin 2009.

Considérer le symptôme comme ce qui est en nous plus que nous, avec une part de jouissance avec laquelle nous devons faire et qui ne peut se résorber (Lacan parle de sinthome) implique une autre position analytique. C'est considérer la parole de l'analysant et ce dont elle témoigne avec la question « *Qu'est-ce que ça satisfait ?* » et non plus « *qu'est-ce que ça signifie ?* »

Le renversement de Lacan va de la signification à la satisfaction.

« *Abandonner la question qu'est-ce que ça veut dire et même qu'est-ce que ça veut dire vraiment, précise Jacques-Alain Miller, ouvre une autre dimension et nous invite à chercher là où ça jouit, à se poser la question "d'où est ce que ça jouit ?" »¹⁵*

Précisons ce que veut dire primat de la jouissance. Nous avons déjà noté, dans les Leçons précédentes, qu'il n'y a pas de jouissance sans corps. Et d'autre part nous avons aussi noté que si la jouissance est du corps, elle n'est pas sans le signifiant : cette jouissance se supporte du langage. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de jouissance sans le langage.

Nous avons apporté également que Lacan nous invite à considérer les deux faces du signifiant : la face qui a effet de signifié et la face jouissance. Le signifiant n'est donc pas uniquement cause du signifié, mais également cause de jouissance : d'où le terme de *parlêtre* au lieu de *sujet*, \$.

Le parlêtre n'existe pas avant le signifiant. C'est pourquoi Lacan nous invitait dans les chapitres précédents à considérer la jouissance de la parole, l'Autre satisfaction, ou encore la jouissance du blablabla.

Il y a, ajoute Lacan, un état du signifiant antérieur au langage, antérieur à la structure du langage. C'est la *lalangue*. Si la linguistique s'intéresse au langage, la linguisterie (terme inventé par Lacan) s'intéresse à la lalangue.

Je peux citer – pourquoi pas ? – un exemple personnel. Étudiante, j'apprenais ma chimie, et j'aimais apprendre à haute voix (d'ailleurs cela n'a pas changé, quand je suis seule, à la maison, je lis Lacan à haute voix et il y a bien longtemps que j'ai repéré la satisfaction qu'apporte la lecture à haute voix, quelle qu'elle soit). Donc j'apprenais ma chimie, et encore un aveu, j'aimais beaucoup ça. Je récitais donc ma chimie à haute voix avec un certain plaisir. Ma nièce, âgée de 4 ans, était dans la cour du jardin, elle jouait à la marelle. Elle lançait le palet et sautillait en chantant à haute voix : *H, H, H, O...H, H, H, OH...H, H, H, N...* avec un très grand plaisir. Je ne sais pas si c'est là la *lalangue* pure, mais elle jouait avec beaucoup de plaisir du signifiant sans signification.

Et il y a l'exemple célèbre de l'Homme aux rats insultant son père que nous raconte Freud¹⁶ : « *Quand il était encore tout petit, 3 ans, il avait dû faire une chose méchante pour laquelle son père l'avait battu ; le petit bonhomme aurait fait alors une terrible colère et injurié son père. Mais comme il ne connaissait pas de mots d'injure, il lui aurait donné les noms de tous les objets qui lui venaient à la tête : « Lampe ! Serviette !*

¹⁵ J.-A. Miller, « Choses de finesse en psychanalyse », *op. cit.*, leçon du 10 juin 2009.

¹⁶ S. Freud, *L'Homme aux rats*, *Journal d'une analyse*, Paris, P.U.F, 1994, p. 107.

Assiette ! » etc. Le père aurait déclaré : « Ce petit-là sera ou bien un grand homme ou bien un criminel ! »

Freud ajoute en bas de page que le père a oublié une troisième hypothèse : la névrose – qui n'exclue pas les deux autres hypothèses. L'Homme aux rats utilise n'importe quels mots, ceux qui lui tombent sous la main, pour jeter sa rage à la figure de son père. Ces mots n'ont pas de signification dans sa bouche. Nous pouvons entendre ici des mots disjoints du signifié, mais qui véhiculent la rage, le vivant, la jouissance du petit enfant.

Je vous propose un petit tableau du renversement qu'opère Lacan, qui m'a été inspiré par celui qu'avance Jacques-Alain Miller dans un de ses cours :

Le renversement de Lacan :

Au début de l'enseignement de Lacan	À la fin de son enseignement
Le sujet du signifiant, $\$$	Le parlêtre
Le signifiant cause du signifié	Le signifiant cause de la jouissance
La linguistique	La linguisterie
Le langage	La <i>lalangue</i>
La structure, ses lois (Grammaire, rhétorique)	Le signifiant tout seul, sans loi

Dans le chapitre que je lis, on trouve des indices de ce renversement de perspective.

À la fin de son enseignement, Lacan prend comme point de départ le primat de la jouissance, jouissance qu'il situe dans la dimension du réel, le réel étant ce qui revient toujours à la même place. Le terme qui nous met sur les traces du changement, du renversement de la position de Lacan au regard de l'expérience analytique est le terme *inertie*. On le trouve dans le texte « Le séminaire sur "La Lettre volée" », et on le retrouve dans ce chapitre du séminaire XX.

Cette fois, c'est le langage, et non plus l'imaginaire, que Lacan qualifie d'inerte.

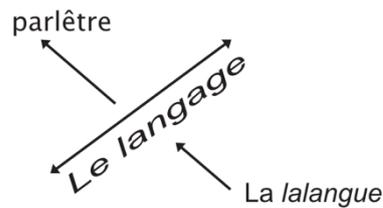
« Tout cela pour vous amener à ceci, que j'ai même annoncé au départ sur le sujet de l'inconscient- parce que je ne parle pas uniquement comme ça, comme on flûte-, il est vraiment curieux qu'il ne soit pas mis en cause dans la psychologie que la structure de la pensée repose sur le langage. Ledit langage – c'est là tout le nouveau de ce terme structure, les autres, ils en veulent, mais moi, ce que je fais remarquer, c'est ça – ledit langage comporte une inertie considérable ce qui se voit à comparer son fonctionnement aux signes qu'on appelle mathématiques, mathèmes, uniquement de ce fait qu'eux se transmettent intégralement. On ne sait absolument pas ce qu'ils veulent dire, mais ils se transmettent. Il n'en reste pas moins qu'ils se transmettent qu'avec l'aide du langage, et c'est ce qui fait toute la boiterie de l'affaire. »¹⁷

Que veut dire ce paragraphe ? Lacan nous dit que par les effets de signifié du signifiant, le langage comporte une inertie considérable. Il apporte là du nouveau par rapport au début de

¹⁷ J. Lacan, *Encore*, op. cit., p. 100.

son enseignement. Il oppose l'inertie du langage-signifiant aux lettres mathématiques et à ses mathèmes. C'est de leur côté que se trouve dorénavant la dynamique. Les signes mathématiques, « mes mathèmes » dit Lacan, se transmettent intégralement – pourquoi ? : on ne sait pas ce qu'ils veulent dire ; c'est-à-dire qu'ils sont « *allégés du signifié* » précise Jacques-Alain Miller. Comme ils sont allégés du signifié ils n'ont pas l'inertie que présente le langage.

Je vous propose un nouveau schéma, inspiré par le schéma \mathcal{L} que je dessinais tout à l'heure, mais qui rend compte du renversement : c'est la structure du langage qui fait écran, et non plus l'imaginaire :



Cette inertie du langage (ces signifiants attachés aux signifiés), Lacan la nomme « routine » : « (...) *Cette bonne routine qui fait que le signifié garde en fin de compte toujours le même sens. Ce sens est donné par le sentiment que chacun a de faire partie de son monde, c'est-à-dire de sa même famille, et de tout ce qui tourne autour* ». ¹⁸

C'est-à-dire que le langage qui donne une signification, un effet de signifié aux choses, permet le lien social. La notion même de *discours* comme lien social repose sur l'idée de routine, on est donc passé du symbolique-dynamique au symbolique-routine.

Pour représenter l'inertie du langage, Lacan fait appel aux bouts de ficelle qui font des ronds : « *Ce qui paraît le mieux pour supporter l'inertie du langage, ce sont des bouts de ficelle qui font des ronds et qui, on ne sait pas trop comment se prennent les uns avec les autres.* » ¹⁹ Ces bouts de ficelle qui font des ronds et qui peuvent s'articuler entre eux (c'est-à-dire se nouer) donnent une représentation de l'inertie du langage – on peut tordre, tirer ou détendre les ronds de ficelle, le nœud reste le même (tant qu'on ne fait pas de coupure). À partir de ce séminaire et dans la suite de son enseignement, c'est la *lalangue*, le signifiant dépouillé de la structure du langage qui devient support de la jouissance.

Par la suite, Lacan introduira le *sinthome* qui vient nouer l'Imaginaire, le Symbolique et le Réel. Ce sinthome signe la façon propre à chacun de nouer les trois registres qui constituent l'être humain.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 42.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 101.

La fin d'analyse et le féminin

Je reprends une question qui a été posée après une soirée de nos Leçons d'introduction : « Hier soir en fin de leçon, j'ai entendu qu'en fin d'analyse, un analysant homme "s'oriente" vers le féminin, je ne trouve plus le mot exact, je l'ai mis entre guillemets. Qu'en est-il pour la femme en fin d'analyse ? » Je répondrai volontiers que le chemin à parcourir pour un homme et pour une femme est le même. Un analysant homme s'oriente vers le féminin et l'analysante femme s'oriente vers le féminin.

C'est une bonne question car elle porte sur le féminin, et non sur la femme. Un analysant homme s'oriente vers le féminin, ce qui est très juste. C'est en s'orientant vers le féminin qu'il a une chance, l'heur dit Lacan, le *bon-heurt* de rencontrer une femme.

Nous avons dit aux Leçons précédentes que côté masculin, l'objet *a*, l'objet cause du désir vient à la place du partenaire manquant (à entendre le partenaire qui manque à, manquant au rapport sexuel). Il n'y a pas l'Homme et La Femme mais l'homme, le petit *a* et *une* femme.

Côté féminin, le ratage s'élabore du *pas-tout* nous dit Lacan. Jusqu'ici, précise Lacan, sur le pas-tout nous n'avons pas beaucoup avancé, même avec les analystes femmes. Il doit y avoir à cela une raison ajoute-t-il, raison liée à la structure du langage, structure de l'appareil de jouissance. Les femmes parlent et encore, et encore et encore...

Je vais reprendre les exemples que donne Jacques-Alain Miller dans *L'os d'une cure* – on peut aussi relire bien sûr le texte de Freud où il est question d'un certain brillant sur le nez.²⁰

Jacques-Alain Miller nous dit dans *L'os d'une cure* que pour l'homme, le mode de jouir exige que le partenaire réponde à un modèle et cela peut aller jusqu'à l'exigence d'un tout petit détail, qui devient l'objet *a* cause du désir.

Je le cite :

« Un analysant s'était aperçu qu'il cherchait chez la femme un certain pli entre la base du nez et la bouche. Un autre exige de sa partenaire une certaine forme de fesses qu'il ne peut découvrir qu'une fois au lit et sans laquelle il ne peut rien.

Je me souviens d'une analysante qui avait été amoureuse à 20 ans. Ç'avait été l'amour de ses 20 ans. Ils étaient très amoureux mais cet amour avait été très court. 25 ou 30 ans après, ils se sont retrouvés. Il l'a recherchée. Ils sont retombés amoureux comme à leur 20 ans précise-t-elle. Et son amoureux de lui dire : "Je n'ai jamais oublié tes petits seins en forme de poire, je les ai toujours eus en tête." Il lui a répété très souvent, ajoute l'analysante à tel point que l'on peut se demander s'il a recherché la femme ou les petits seins en forme de poire portés par la femme. On voit là, côté homme, l'objet cause du désir.

Elle, la patiente en était étonnée. D'abord parce qu'elle ne trouvait pas qu'elle avait des petits seins en forme de poire. Par contre, elle était subjuguée, ravie par le fait qu'il soit revenu la chercher, qu'il se souvienne de ses seins, qu'il s'en était toujours souvenu

²⁰ S. Freud, « Le fétichisme », *La vie sexuelle*, P.U.F., Paris, 1989, p. 133.

*qu'il l'avait probablement aimée tout ce temps-là, qu'elle était restée son premier amour etc... et encore et encore et encore. »*²¹

Elle est du côté de la parole, du côté de l'infini. Jacques-Alain Miller nous dit que côté féminin, la preuve d'amour demande qu'on lui parle. C'est encore mieux quand on parle d'amour précise-t-il, mais ce n'est pas nécessaire, certaines femmes se satisfont très bien des reproches de leur partenaire – pourvu qu'il parle. Petit conseil donné aux hommes : messieurs, il vaut mieux parler, sinon c'est elle qui parle et c'est pour vous reprocher de ne pas parler.

Pour répondre à la question posée, je citerai un passage du séminaire XVI que nous étudions à la section clinique cette année, qui m'a éclairée concernant la question de l'amour, de l'amour en tant qu'il supplée au non rapport sexuel : « *La sublimation est cet effort pour permettre que l'amour se réalise avec la femme et pas seulement enfin, de faire semblant que ça se passe avec la Femme.* »²²

Pour l'homme, faire semblant que ça se passe avec une femme, c'est aller au-delà de l'objet *a*, de ce partenaire petit *a* comme le précise Jacques-Alain Miller.

Le « faire semblant » n'est pas péjoratif, au contraire, le semblant est lié à la parole. Il doit parler pour que la jouissance condescende ou consente au désir comme le précisait Remi Lestien à la dernière Leçon. Il faut que la jouissance soit prise dans le signifiant. L'homme doit en passer par la parole, par des actes, des actions, y mettre du sien, faire un effort ... *sublimier*.

L'objet *a* va servir à inscrire le partenaire sexuel dans la relation sexuelle. Si nous prenons le cas des petits seins en forme de poire, ceux-ci entrent dans la relation entre elle et lui. Ce que dit cette femme de leur relation amoureuse, c'est qu'il parle, qu'il est attentionné, qu'il s'occupe d'elle, « il lui met sa veste quand elle sort du restaurant » ; *et il lui parle*. Il lui témoigne son désir par l'amour, un amour qui lui sied à elle, qui leur sied. Elle, elle accepte d'être l'objet de son désir mais pas sans amour : un objet habillé d'amour.

Françoise Pilet

²¹ J.-A. Miller, *L'os d'une cure*, Navarin, Paris, 2018, p. 78.

²² J. Lacan, *Le séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 243.